

L'ENTRACTE VIETNAMIEN

ROMAIN SAINT-SERVAN

10 juin 1972. Un mois après la foudroyante avancée des forces de libération dans la zone démilitarisée, sur les hauts plateaux ainsi que dans certaines zones du delta (Mékong), la guerre sans se ralentir sur le terrain donne l'impression cependant de se stabiliser. Et de nouveau les commentaires vont bon train sur le « succès » relatif de la « vietnamisation » ou sur l'échec de l'offensive de Giap, qui, dit-on, « n'est plus invincible » (René Dabernat), ce qui revient à sous-entendre que « la guerre du peuple » n'est plus invincible... Plus nuancée est l'analyse que fait l'envoyé spécial de « France-Soir » à Washington : l'offensive, écrit-il, en ses termes n'est ni un succès, ni un échec, mais politiquement elle a marqué des points... Les efforts de Saigon pour assurer la « pacification » se sont effondrés. Les cadres communistes se sont de nouveau infiltrés dans les régions les plus peuplées et il faudra longtemps pour y remédier. »

Si nous nous référons à ces journalistes bourgeois, ce n'est point par plaisir de les citer ni pour nous moquer d'eux ; mais l'esprit qui anime leurs écrits est révélateur de cette extrême et tragique confusion dans laquelle les informateurs qui font « la grande information » sombrent depuis plus de vingt ans quand il s'agit pour eux de « rapporter » les guerres révolutionnaires et en particulier la guerre du Vietnam. Ils confondent « guerre du peuple » et guerre (tout court) parce que paradoxalement et, parfois malgré eux, ils distinguent le militaire du politique alors que l'objectif fondamental d'une stratégie révolutionnaire ne peut être que politique. Affirmer que la « pacification » s'est effondrée et dans le même temps douter du succès militaire de l'offensive est une aberration, laquelle se comprend dans la perspective d'une guerre purement conventionnelle au cours de laquelle une force arrive à triompher de l'autre et à lui imposer sa décision militaire et politique. Or la guerre du Vietnam, si elle comporte des aspects « conventionnels » est, et reste fondamentalement, une guerre politique au terme de laquelle c'est le peuple qui en fin de compte décide de son destin.

Ceci dit, et il nous a paru indispensable de l'affirmer clairement, sans quoi il serait difficile de faire le point



Une vedette brûle dans l'estuaire de Song Giang (AFP)

vrai de la situation, l'intervention massive de l'aviation américaine, à laquelle il faut ajouter un soutien feu continu de la marine longeant les côtes vietnamiennes, nous a paru être le **premier fait dominant** du mois écoulé.

Cette intervention était prévisible (1), dès lors que la « vietnamisation » avait fait faillite sous les coups assénés par les forces de libération et d'autant plus féroce que l'échec de toute une stratégie politico-militaire était patent ? Ce que nous n'avions pas prévu



A l'assaut d'un blockaus dans la région de Kontum (A.F.P)

en revanche, c'est l'intensité, l'horreur et, dans une certaine mesure, l'efficacité de cette nouvelle escalade. Non point que nous nous fassions quelque illusion sur les sentiments humanitaires de Nixon et Cie, mais son voyage en U.R.S.S. nous laissait en toute logique supposer que ses hôtes ne toléreraient pas, au nom d'un minimum de solidarité internationaliste (et aussi dans le souci de ne pas prêter le flanc aux critiques chinoises) une extension de cette escalade. Le souci des formes en quelque sorte, il y avait là une naïveté de notre part... et une bonne dose d'illusions.

D'évidence l'escalade a monté, non d'un cran mais de ... plusieurs. D'abord et on l'oublie un peu trop, l'escalade a été générale du Sud au Nord ; ici tout a été tenté, hornis l'ultime phase atomique, pour faire plier la volonté, l'incroyable force morale des « Vietnamiens du Nord » ; là, tout a été mis en œuvre pour freiner une offensive qui, sans le soutien aérien U.S. aurait tout balayé. Cette escalade reste fidèle à sa logique : comme en 62 (au temps de Diem), comme en 65 (sous le régime Khanh) en 67-68 (sous le régime Thieu-Ky), le problème pour les Américains demeure le même : sauver un régime moribond, en l'occurrence celui de Thieu et de son conseiller Nghia. Peu importe les prétextes invoqués pour justifier l'escalade, le même scénario se répète et, à ce sujet les « Dossiers du Pentagone » sont accablants. Avec de tels documents (qui ne reflètent qu'une partie de la vérité vue par les Américains), on comprend mal qu'il y ait encore des gens à jouer au petit jeu de « qui est l'agresseur ? Qui est l'agressé ? ». Par ailleurs, et c'est l'aspect particulier de l'escalade présente, au-delà de sa mise en scène traditionnelle, l'agression américaine revêt des aspects nouveaux et comporte deux objectifs essentiels et complémentaires :

Les objectifs

1) Revigorer le moral des troupes de Saigon, après la débâcle de Quang Tri, tombé bien bas, et chercher un sursis en faisant comprendre aux révolutionnaires que Thieu ne sera pas le « Tchang Kai Shek du Vietnam » (du moins pas de la manière dont il a quitté la Chine).

2) Poser aux dirigeants du Nord des problèmes matériels si insolubles qu'ils ne soient plus en mesure de soutenir longtemps l'offensive généralisée. Ainsi on aura démontré par **avions, hélicoptères, navires et conseillers américains interposés** (et par la propagande)... le non-échec de la « vietnamisation ».

A ces deux objectifs, il convient d'ajouter un troisième ordre diplomatique lié au voyage de Nixon à Moscou au cours duquel le premier américain s'est attaché à faire accréditer l'idée d'un équilibre dans les aides.

Comme l'a démontré Claude Julien dans une série d'articles publiés dans « Le Monde », quel équilibre peut-il y avoir, quand d'un côté tous les ports, tous les ponts, toutes les routes sont minés ou détruits, alors que de l'autre, la plus grande puissance matérielle du monde décharge tranquillement, chars canons, tanks et autres, vivres alimentaires ? Sans compter un appui aérien illimité.

Les aspects

1) Détruire systématiquement l'infrastructure du Nord Vietnam par des bombardements intenses et au moyen du rayon laser. Puissance et efficacité de la bombe sont ainsi augmentées dans des proportions considérables.

2) Frapper le moral de la population vietnamienne par des « raids terroristes » où la bombe de 1 tonne est couplée avec des dizaines de milliers de « bombes sphériques anti-personnelles » (dites à billes) provoquant des désastres considérables. Les objectifs choisis : l'institut des sciences, des villages de paillottes, des districts peuplés, traduisent un aveuglement « conscient », nullement des erreurs de tir.

3) Menacer à mort les populations du delta (fleuve Rouge), en ébranlant les digues par des bombardements calculés de façon à ce que, sous la pression des eaux de la mousson, elles cèdent, comme d'elles-mêmes sans donner l'impression qu'elles ont été directement touchées par les bombes américaines. Un crime crapuleux se prépare ainsi dans la coulisse et nous devons y veiller et dès à présent le dénoncer.

Guérilla activité principale

Il est clair que cette nouvelle escalade a permis aux Américains d'obtenir pour leurs fantoches, un certain répit sur le terrain et particulièrement sur les trois fronts (Hué, Pleiku via Kontoum et An Loc) où le général Giap a concentré l'essentiel de son effort de guerre conventionnelle. Mais, que le soldat « sudiste » se batte bien et courageusement à Hué, An Loc ou Kon Toum (dans l'armée de Tchang Kai Shek aussi, il y avait des soldats d'élite !) est une chose, qu'il soit incapable — en dépit de succès mineurs — et malgré un soutien américain total et multiforme, de retourner

la situation en sa faveur, en est une autre. Jugeons sur pièces :

— Il a fallu 70 jours pour qu'il y ait jonction entre les troupes encerclées à An-Loc et une partie de celles qui tentaient depuis le début de l'offensive de la réaliser. Et à quel prix : 30.000 hommes (dont deux divisions d'élite) fixés et au quart décimés sur la route 13, alors qu'ils auraient pu être mieux utilisés dans le delta.

— A Hué, de 30 à 40.000 hommes dont trois divisions d'élite, enfermés dans un périmètre défensif, harcelés au Sud dès qu'ils tentent de mener des contre-attaques au Nord, et vice-versa. La reprise de Quang Tri, militairement possible, car la ville est pour les révolutionnaires stratégiquement peu viable compte tenu des bombardements en provenance des navires américains, ne changera rien à l'affaire.

— A Kontoum dont la prise, évitée de justesse par les dix jours de raids aériens ininterrompus, aurait pu être pour les révolutionnaires un succès décisif (avec pour objectif majeur : la chute de Pleiku), 10.000 hommes sont enfermés dans la ville, alors qu'un nombre à peu près égal de soldats gouvernementaux tentent — en vain jusqu'ici de contrôler la route Pleiku-Kontoum.

Ainsi Saigon a jeté dans une série de batailles « de prestige » et sans mesurer les conséquences de sa stratégie, l'essentiel de son corps d'armée, ses meilleures troupes offensives. Or, et de manière imperceptible, compte tenu des effets de l'escalade, les stratèges du front sont revenus à leur tactique de prédilection que résume le mot d'ordre fameux : « guérilla, activité principale, guerre mobile, activité secondaire ». Autrement dit : le « pourrissement » du delta amorcé dès le début de l'offensive, après la reconquête des bases, a été et demeure l'objectif majeur de ce qu'on peut nommer aujourd'hui la seconde phase de la guerre. Ce « pourrissement » a pris durant le mois de mai des proportions telles que les communistes sont en passe de reconquérir tous les refuges et les bases d'où ils avaient, en 1960, lancé leurs attaques provoquant l'intervention américaine. Dans le Nam-Bô occidental, région-clé du programme de pacification, 1.500 kilomètres carrés et 400.000 habitants sont passés sous le contrôle direct du F.N.L. A l'Est de la capitale Sud-Vietnamienne, les révolutionnaires ont réoccupé une grande partie du territoire contrôlé il y a quelques années par les soldats du contingent australien... L'intervention des B52 se rapproche de la région saigonaise et c'est là un signe qui ne trompe pas. Déjà, dans le privé, certains experts américains se demandent si la bataille tant attendue n'aura pas lieu en fin de compte à Saigon. Ce changement de front risque de peser lourd au moment de la négociation. Tel est le second

fait dominant du mois écoulé L'effondrement de la « Pacification », conséquence de la faillite de la vietnamisation, pose aux Américains des problèmes au moins aussi graves que la nouvelle escalade aux Vietnamiens. Paradoxalement, et à la lumière de ces deux faits contradictoires, les conditions pour une reprise des négociations et pour leur aboutissement paraissent meilleures. Pour Nixon, si l'on se place dans sa froide logique, l'escalade actuelle est à classer dans la série « accidents de parcours ». Un entracte en quelque sorte dans sa politique de « désengagement » et d'ouverture vers l'Est. L'échéance électorale, la percée du candidat d'opposition démocrate Mac Govern, et à terme la menace économique japonaise, sa concurrence grandissante en Asie, constituent des éléments importants qui ne cesseront de peser à mesure que se rapprocheront les élections. Pour les révolutionnaires vietnamiens, une guerre de longue durée ne s'impose plus dès lors que politiquement, elle n'est plus nécessaire. Le cas posé par la présence de Thieu se présente de façon différente : avant l'offensive, toute une armature politico-militaire rendait difficile un accord qui aurait avalisé un état de fait condamnant les Vietnamiens à accepter une solution coréenne ; après l'offensive et le double échec de la vietnamisation et de la pacification, le problème Thieu est plus facile à résoudre : une sortie « honorable » peut lui être aménagée : une démission suivrait un cessez-le-feu alors que se mettrait en place un gouvernement de concorde nationale.

Une solution du type Lao en quelque sorte (Genève 1962) avec cette différence majeure que le contrôle des campagnes sera aux mains des révolutionnaires, du moins pour l'essentiel.

Dans la conjoncture présente, il ne peut s'agir que d'hypothèses. Et à la condition que le « désengagement » américain soit réel, et non seulement verbal. Tout se passe comme si après un premier acte dramatique, un entracte s'imposait qui permettrait aux parties en présence d'établir le bilan de la situation. Mais le rôle des spectateurs — le nôtre — n'est pas passif. Nous pouvons et nous devons aider les Vietnamiens à dénoncer les faux pas, les faux engagements, et tout ce qui peut se tramer en coulisse. Et ce, afin que le second acte de cette tragédie s'ouvre pour eux dans les meilleures conditions possibles. En attendant, demeurons vigilants. Plus que jamais

(1) Cf. notre article dans TS N°537